

**nos
GÉANTS****PIERRE PÉLADEAU
(1925-1997)**

Hamza Tabaïchount

La générosité. C'est la première chose qui me vient en tête quand je pense à mon père, Pierre Péladeau.

Une générosité envers sa famille, envers son entourage, mais aussi envers son pays, le Québec.

Un pays qui lui a tant donné et auquel il a voulu donner en retour.

Générique

Mon père est né à Outremont le 11 avril 1925.

Il avait l'entrepreneuriat dans le sang. À 13 ans, il achetait des sapins de Noël à des cultivateurs pour les revendre. Trop jeune pour avoir un moyen de transport adéquat, il les livrait en... tramway.

En matière de détermination, la pomme n'est pas tombée très loin de l'arbre.

Mon grand-père, Henri Péladeau, était un fils de paysans qui a fait fortune dans le commerce du bois. À une époque où l'économie était largement dominée par une classe des affaires anglophone, il avait réussi à se faire une place.

Mais cette histoire est loin d'être un conte de fées. L'entreprise d'Henri Péladeau est foudroyée par le krach économique de 1929. Après avoir pris soin de rembourser ses créanciers, il est lui-même emporté par le cancer quelques années plus tard.

Si la famille reste à l'abri de la misère, cette chute est un véritable traumatisme pour mon père.

Heureusement, ma grand-mère, Elmire Fortier, est là pour courageusement tenir le fort.

Tout comme elle, mon père n'a jamais été le genre d'homme qui se laisse abattre. Au contraire, il transforme ce traumatisme en source de motivation. Grand admirateur de Nietzsche, il déploie sa propre « volonté de puissance ».

Amateur de littérature, intellectuellement curieux, il fait d'ailleurs des études en philosophie à l'Université de Montréal et en droit à l'Université McGill avant de se lancer en affaires.

Après avoir vendu, sans la prévenir, le piano de ma grand-mère, il rachète le *Journal de Rosemont*, un petit journal de quartier en mauvaise posture financière. Il va réussir à le relancer en mobilisant deux de ses plus grandes qualités : l'ardeur au travail et le flair entrepreneurial.

C'est le début d'une grande aventure. Pierre Péladeau va acquérir, remettre sur pied et développer une série de petits journaux locaux.

Ses choix sont judicieux, parce qu'il ne se contente pas juste de vendre des journaux. Il développe tout un réseau en achetant des imprimeries pour soutenir ses publications.

En 1964, il crée la plus connue d'entre elles : *Le Journal de Montréal*. Il va en faire le journal francophone le plus tiré en Amérique.

Avec les journaux à potins et les magazines qu'il achète et développe, mon père est aussi l'un des grands responsables de l'émergence d'un star système au Québec. Il a contribué à forger un rapport intime entre les Québécois et leurs artistes et vedettes préférés.

En 1965, il fonde Québecor, un conglomérat qu'il va transformer en fleuron de l'économie québécoise.

À l'heure de la Révolution tranquille, mon père est devenu l'une des éminentes figures du « Québec inc. ». Le symbole de l'émergence d'une classe des affaires francophone.

Ces succès, il ne les a jamais vus comme une finalité en soi. Faire de l'argent pour faire de l'argent ne l'intéressait pas.

Pour lui, ses moyens financiers devaient servir à faire avancer une société envers laquelle il se sentait redevable. Mon père croyait en la capacité des Québécois à accomplir de grandes choses.

Il y croyait tellement qu'il a même rêvé d'un pays dès la fin des années 1960. Il a été l'un des premiers hommes d'affaires à oser publiquement appuyer l'indépendance du Québec.

Lorsque René Lévesque est battu aux élections de 1970, mon père lui offre une tribune dans les pages du *Journal de Montréal*. Le futur premier ministre y publie 984 chroniques en quatre ans.

Pierre Péladeau savait aussi qu'au-delà des combats politiques, la grandeur d'un peuple passe par sa culture et par sa langue. C'est pourquoi il a consacré une grande partie de son énergie au mécénat.

Grand amateur de musique classique, particulièrement celle de Beethoven, il a voulu la rendre accessible au plus grand nombre. Il a notamment permis le redressement de l'Orchestre

métropolitain du Grand Montréal. Il a aussi financé la construction d'une salle de spectacle à l'Université du Québec à Montréal, le Centre Pierre-Péladeau, et fondé le Pavillon des arts de Sainte-Adèle, qui a permis de faire découvrir une multitude de jeunes musiciens et musiciennes.

Et la philanthropie de mon père ne s'est pas limitée aux arts.

Ayant souffert d'alcoolisme pendant une partie de sa vie, il a activement lutté contre ce fléau et contribué à déconstruire les tabous qui l'entourent.

Membre des Alcooliques anonymes, il a financé deux centres de traitement dans les Laurentides : le Pavillon Pierre-Péladeau et la Maison Raymonde-Chopin-Péladeau, qui porte le nom de ma mère.

Il a aussi organisé de nombreuses campagnes de financement pour des œuvres de charité et des institutions québécoises. Celle pour l'Hôtel-Dieu de Montréal aura permis d'amasser plus de 8 millions de dollars, une somme considérable à l'époque.

En 1996, lors du déluge du Saguenay, il donne de son argent et de son temps pour aider les sinistrés.

Au-delà des succès, des honneurs et du prestige, c'est de cet aspect de la vie de mon père que j'aime me souvenir.

C'est cet héritage qui me sert d'exemple, en tant que fils mais aussi en tant qu'entrepreneur. C'est l'une des raisons pour lesquelles, encore aujourd'hui, la philanthropie est au cœur de nos activités chez Québecor.

Nous suivons les traces de notre fondateur.

Un homme d'affaires qui voyait au-delà des chiffres. Un citoyen à la fois fier et reconnaissant envers sa société. Un Québécois qui a mis toute son énergie au service du développement de son pays.

Pierre-Karl Péladeau

Révision : Sylvie Cordeau, vice-présidente philanthropie et commandites, Québecor